

## Dixième dimanche du Temps ordinaire

*Lectures : Gn 3, 9-15 ; 2 Co 4, 13-5, 1 ; Mc 3, 20-35*

Après la Résurrection du Seigneur, préparée durant les quarante jours du carême, célébrée pendant les cinquante jours du Temps pascal et achevée par la Pentecôte, après les grandes solennités de la Trinité, du Corps et du Sang du Seigneur, puis du Sacré-Coeur, que nous avons fêté avant-hier, nous voici entrés dans la longue période du temps ordinaire. La liturgie a mis sous nos yeux le Christ dans le mystère de sa tentation au désert, celui de sa Transfiguration, elle nous l'a montré guérissant un aveugle-né, ressuscitant Lazare, entrant triomphalement à Jérusalem, puis trahi, jugé, crucifié et enseveli. Elle nous a fait entendre la voix des anges qui annonçait qu'il est vivant, elle nous l'a fait rencontrer sur le chemin d'Emmaüs, à Jérusalem et au bord du lac. Elle nous a conduit sur la montagne d'où il est monté au Ciel. Avec la Vierge Marie et les apôtres nous avons reçu l'Esprit-Saint. Introduits dans l'intimité des Personnes divines, nous avons célébré la Trinité, chanté le mystère du Corps et du Sang du Seigneur et pris part au festin des noces de l'Agneau, contemplé enfin les trésors de miséricorde cachés dans son côté transpercé.

Mais désormais, c'est le Jésus de tous les jours que la liturgie entend nous faire voir, celui qui se cache dans les événements du quotidien, petits ou grands, et dans les frères et sœurs qui nous entourent. Face à ce Jésus ordinaire, l'évangile d'aujourd'hui nous décrit trois attitudes.

La première est celle des gens de chez lui : « Il a perdu la tête ». C'est ce que nous disons lorsque les événements de notre vie semblent se succéder sans aucune logique. Les échecs s'accumulent. Ceux qui nous entourent ne nous comprennent pas, et nous ne les comprenons pas. « Il a perdu la tête » : c'est la réaction des gens de chez lui, mais non pas de sa mère et de ses frères, c'est-à-dire de ceux qui sont proches de Jésus, mais qui ne sont pas encore des disciples accomplis. Ils ont des progrès à faire. Ils veulent se saisir de lui, l'avoir avec eux, mais ils n'ont pas encore accepté de le laisser conduire leur vie.

La deuxième attitude est celle des scribes descendus de Jérusalem. Ceux-là savent. Ils ont déjà tout. Il n'y a plus de place, dans le regard qu'ils portent sur le monde et sur eux-mêmes, pour l'initiative gratuite de Dieu. Tout ce qui n'entre pas dans leur cadre, ils le condamnent, ils l'attribuent au démon : « Il est possédé par Béelzéboul ». Jésus est sévère à l'égard de cette attitude : c'est le blasphème contre l'Esprit-Saint, le péché qui n'obtiendra jamais le pardon. Pourquoi ? Parce qu'il consiste précisément à repousser la main du Seigneur qui sauve et pardonne. Et pourquoi la repousse-t-on ? Parce qu'on y voit l'œuvre du diable. Cette attitude n'est pas réservée aux scribes de l'époque de Jésus. À nous aussi il peut arriver de réagir de la sorte, lorsque nous traversons une lourde épreuve, ou tout simplement lorsque nous sommes en butte à l'inimitié. Il est facile de voir là l'œuvre du diable, alors qu'en réalité c'est Dieu qui permet cette épreuve pour en tirer un plus grand bien, pour nous faire grandir dans la patience et l'humilité. Nous savons en effet que, selon la promesse faite aux origines de l'histoire,

juste après le premier péché, Jésus est venu dans le monde pour ligoter le diable et nous arracher à sa domination. Le diable est désormais ligoté, et il ne peut rien nous faire de mal si nous n'y consentons. Il est, pour reprendre l'image de saint Césaire d'Arles, comme un chien enchaîné, qui ne peut mordre que celui qui a la témérité de s'en approcher. Dès lors, rien ne peut nous arriver, hors le péché, qui ne soit permis par Dieu pour notre bien.

La troisième attitude est celle de la mère et des frères de Jésus. Ceux-là cherchent Jésus. Ils le cherchent dans les événements de leur vie, dans les frères et sœurs qui les entourent. Ils savent bien que Jésus est là, mais ils restent au-dehors de la maison, c'est-à-dire qu'ils respectent le mystère du dessein de Dieu. Ils savent que ce que fait Jésus les dépasse, mais ils savent surtout qu'il fait toute chose bien, et cela leur suffit. Ils savent que la détresse du moment présent est légère par rapport au poids vraiment incomparable de gloire éternelle qu'elle produit pour nous. Comme Marie lors du recouvrement de Jésus au Temple, ils ne comprennent pas tout. Mais comme elle aussi, ils gardent fidèlement tous ces événements et les méditent dans leur cœur. Tels sont les vrais disciples de Jésus, ceux qui font la volonté de son Père.

Que la mère de Jésus elle-même nous apprenne à en être, qu'elle fasse de nous des frères et des sœurs de Jésus.